



# Courrier de Tourcoing

## JOURNAL RÉPUBLICAIN HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS : 6 mois fr. 2.50, un an fr. 5.00

Rédaction & Administration : 52, Rue du Château, TOURCOING

INSERTIONS : Annonces la ligne, 15 cent.; Réclames id. 40 cent.; Demandes d'emploi id. 10 cent.

### NOTRE IDÉAL DE RÉPUBLIQUE

Depuis plus de trente ans, que nous vivons sous le gouvernement de la République, nous attendons la réalisation de notre idéal.

Pour la gloire de la Patrie Française, pour la prospérité nationale, pour le bonheur du peuple, il faut un idéal de Patrie et de bon gouvernement.

On a essayé de faire croire au peuple Français, que le meilleur mode de gouvernement est la République et les citoyens qui ont accepté ce mode de gouvernement, l'ont compris de différentes façons.

Pour les patriotes, pour les sincères républicains, le régime républicain devait permettre de faire l'accord de tous les partis dans l'intérêt national.

Nous avons pour idéal de gouvernement, une République ouverte à tous les citoyens et exempte de reproches.

Malheureusement, les électeurs ont été induits en erreur et le suffrage universel a été exploité au profit des intrigants qui ont trahi la République.

Les anciens irréconciliables ont formé le parti opportuniste composé des renégats, des trahisseurs, des plats valets et de tous ceux qui pour de l'argent se sont mis au service de la Haute Banque internationale.

Depuis 1870, le prétendu gouvernement de la République, n'a servi que des intérêts privés.

La nation a été reléguée au dernier plan, les exploitateurs de la chose publique, ont joué aux patriotes en posant le pays à l'abri de grands sacrifices, parce que l'armement de la nation, la construction des forts et les grands approvisionnements militaires leur permettaient de s'enrichir.

A mesure que ces messieurs ont pris du ventre et qu'ils sont devenus de hauts fonctionnaires, des propriétaires et des rentiers, leur patriotisme a disparu, ils se sont mis dans l'affaire Dreyfus, qui leur est apparue comme un nouveau moyen de se procurer de l'argent.

L'affaire Dreyfus, ayant montré au peuple Français, la rapacité et la cupidité de la Finance internationale, qui a organisé un Etat dans l'Etat, qui mène la France à la mine et au démembrament; les bons citoyens se sont levés, ils ont protesté et ils se sont mis en travers des intrigants d'une bande de malfaiteurs publics.

Qu'y a-t-il de plus infâme, que la trahison de sa patrie au profit des étrangers, surtout lorsque nous constatons, que pour arriver à faire égorger la France au profit des financiers, la corruption s'infiltrait partout.

Le Gouvernement de coups cerviers qui a pris le titre de défense républicaine, a accepté les services des malfaiteurs, qui se sont livrés à des actes de brigandage sur les routes publiques, dans des églises et partout où cela leur a paru profitable pour le pillage.

Quelques milliers de banquiers et leurs valets, soutenus par des malfaiteurs publics, sont parvenus à semer la terreur au milieu d'une population de trente-sept millions de citoyens.

Sous prétexte de défense républicaine, ont terrorisé les honnêtes gens, on a corrompu tout ce qu'on a pu corrompre, on a emprisonné ou banni du territoire les énergiques citoyens qui ont essayé de défendre la patrie en danger.

Nous, qui avons pour idéal de République, l'honnêteté, la justice, la liberté, nous comprenons que la prétendue défense républicaine n'est que la défense de la poche dont la Haute Banque s'est emparée.

Pour la Patrie, pour le Peuple, la République doit être nationale; elle doit réunir tous les Français; dans un idéal de justice de prospérité et de grandeur nationale; cet idéal exige l'intégralité du territoire, pour laquelle l'Alsacé et le Lorrain doivent revenir à la France; mais, il ne doit pas entraver dans des conflits de conquêtes.

La République nationale doit apaiser les haines, calmer les esprits inquiets, en donnant la sécurité à la Patrie et à tous les citoyens; elle doit assurer la paix à l'extérieur et à l'intérieur, en s'appuyant sur l'honnêteté et la justice représentée par des magistrats incorruptibles.

La République nationale doit perfectionner nos lois et nos institutions; elle doit avoir organisé les secours publics d'une manière générale et efficace, en recueillant les enfants abandonnés, en créant des établissements pour venir en aide aux indigents valides, en augmentant le nombre des asiles de convalescence et les maisons de retraite pour les vieillards sans famille.

Notre idéal de République exige une sage administration, capable de réaliser des économies applicables à l'extinction de la dette publique.

Notre République doit être la chose de tous; elle laissera la plus grande liberté au peuple, mais elle réprimera la licence.

Tout en laissant à chacun sa liberté de conscience, la véritable République devra remettre les signaux de la Bourse à leur place; elle ne permettra pas de prétendus libres penseurs, d'opprimer les membres de la religion catholique.

Les électeurs des campagnes ont accepté le gouvernement de la République, à la condition que partout où il y aura des églises et des curés, il seront respectés.

Notre idéal de République exige que le suffrage universel, qui est sa base, soit respecté dans la grande majorité des électeurs qui sont chrétiens.

Un gouvernement, ayant la prétention de détruire la foi religieuse de trente-sept millions de citoyens, au profit de quelques milliers de franc-maçons, n'est pas un gouvernement, c'est encore moins la défense républicaine, c'est tout simplement la tyrannie de la Haute Banque.

Nous qui avons pour idéal un gouvernement basé sur l'honnêteté, sur la justice, sur la liberté et sur la loi de la majorité, nous nous dressons énergiquement contre les faux républicains, accapareurs de places, accapareurs de mandats, accapareurs de privilèges; au détriment des hommes de mérite et au détriment des intérêts de la patrie et du peuple.

Nous disons bien hautement à ce ramassis de vulgaires intrigants, renégats au service de la Finance: « Vous n'êtes pas des républicains, vous n'êtes pas d'honnêtes gens, puisque vous osez dire qu'en politique il n'y a pas d'honnêteté et qu'il ne doit pas y avoir de justice. »

Je conclus, en criant aux honnêtes gens, qui forment la majorité du peuple français: « Citoyens, la patrie est en danger! Défendez-la, contre les ennemis de l'intérieur, devenez les maîtres chez vous; sachez défendre vos droits et faire respecter l'honneur national et les intérêts publics. Sachez, enfin, vous faire représenter au Parlement par des hommes dignes et capables de réaliser notre idéal de République. »

Charles Meiss.

### INFORMATIONS POLITIQUES

**La défense du suffrage universel**

Dans son article de la semaine dernière, notre honorable correspondant, M. Charles Meiss, a émis les vœux de voir le suffrage universel, s'appliquer à démontrer que les électeurs, en grande majorité, ne sont pas libres d'exprimer leurs vœux sur leur volonté et que, trop souvent, le corps électoral subit le joug de comités politiques ou de gens sans scrupules qui trépignent le scrutin ou empêchent les candidats indépendants à se faire entendre dans les réunions publiques, si bien que les élus ne sont pas une dénomination de la majorité, mais d'une minorité bruyante et audacieuse.

Au moment même où M. Charles Meiss s'inquiétait de cet état de choses, des hommes dévoués cherchant à Paris, à défendre le suffrage universel contre les abus dont il souffre.

On parle, en effet, de la formation d'une « Ligue de défense électoral ».

Encore une Ligue, dire-t-on, oui, mais qui sera, espérons-le, la bonne fortune de ne pouvoir être combattue, du moins ouvertement par personne.

C'est M. le Comte de Dion, industriel, qui en a l'idée dans une lettre au Petit Journal.

Abondance de ligues ne nuit pas, à une époque où chacun éprouve le besoin d'être protégé, défendu contre les forcenés qui détiennent le pouvoir, et c'est un signe des temps que cette sensation d'insécurité qu'éprouvent les citoyens abandonnés à eux-mêmes et couverts par leur seul droit.

Mais le suffrage universel a donc besoin d'être défendu, lui aussi? N'est-ce pas le souverain? Si, mais un souverain mineur, en tutelle, dont toutes les décisions sont faussées ou canalisées quand elles n'agissent pas sur tyranneaux qui l'exploitent.

Par la Ligue qu'il veut créer, M. de Dion entend empêcher le suffrage universel, faire respecter ses décisions et assurer la sincérité des consultations électorales.

Les adhérents s'engageraient simplement: 1° à voter toujours; 2° à recueillir des adhésions; 3° à employer toute leur influence à faire voter les électeurs qui les entourent; 4° à surveiller les urnes les jours d'élections.

« Ce programme n'est nullement limitatif. Il vise à dire que les ligues ne négligeront pas la révision des listes électorales, qu'ils amèneront le repos des morts, qu'on a fait trop souvent voter, qu'ils veilleront à la radiation des électeurs frappés d'incapacité légale. Les ligues ne manqueraient pas de protester au cas où des abus ou des agissements figureraient sur les listes d'émargement.

« Enfin, ils s'emploieraient activement à retourner tous les abus, à éviter les cambriolages, à assurer le maximum d'exactitude au scrutin.

« On ne peut qu'approuver et appuyer l'idée du « gentleman-mécanicien », et il n'est pas douteux que la Ligue de défense du suffrage universel ne constitue bientôt une formidable armée, qui agira aisément en échelon dans les consultations officielles.

« Est-ce cette perspective qui commande le silence aux organes ministériels? »

**A propos du congrès socialiste de Lyon**

Les élections approchent, et tous les partis se disposent à prendre leurs positions de combat.

Les socialistes que l'on retrouve à si juste titre, discutant, depuis deux ans bientôt, sur l'opportunité de joindre leurs efforts à ceux des groupes avancés de la bourgeoisie radicale.

Après le congrès de la salle Wagram à Paris où les gueusistes se sont séparés bruyamment des socialistes ministériels, voici le congrès de Lyon qui vient de marquer cette semaine une rupture définitive entre les vieux socialistes français Blaquies, Broussistes et les représentants du socialisme Jouré, Millierand, Violent.

Les socialistes français ont quitté la salle du congrès en déclarant qu'ils ne voulaient avoir rien de commun avec les ministériels. Ces derniers, libres dès lors de manifester leurs sentiments sur la participation d'un collectiviste ou soi-disant tel à un gouvernement bourgeois, ont déclaré, par la voix de M. Jouré que l'engagement d'un socialiste à un pouvoir, avait été la cause de l'accroissement du socialisme.

Déjà le citoyen Hubert Lagardelle, qui s'était distingué jusqu'à ce jour par son opposition à M. Millierand, n'avait pas hésité à écrire dans une revue socialiste des Etats Unis, que « depuis l'entrée d'un socialiste au ministère de France, l'organisation ouvrière avait vivement progressé » et il a répété au congrès de Lyon que « l'œuvre de Millierand au ministère était excellente ».

Enfin, le citoyen Groussier lui-même, tout en continuant à regretter l'action collective d'un socialiste et de ministres bourgeois, s'est vu forcé d'avouer que l'œuvre personnelle de Millierand était au mieux des intérêts du prolétariat.

« Donc, la politique poursuivie par MM. Jouré et Millierand semble donc avoir l'approbation de la majorité du monde socialiste.

« Cependant, ce succès des socialistes ministériels nous paraît être encore une victoire à la Pyrrhus. Cela nous rappelle l'histoire de Gambetta qui après avoir été porté au pouvoir par les socialistes de 1869, tomba tout à coup en 1879 sous les accusations de modérantisme et de tiédeur.

« Après avoir été acclamé dans les réunions publiques comme socialiste intègre, Gambetta dut se retirer de la salle St-Basile à Belleville, devant les huées de ses anciens électeurs. C'est alors qu'il leur lança ces paroles mémorables: « Esclave ivre, j'ai vu chercher jusque dans vos repaires! »

« Nous croyons fermement qu'il en sera de même de Jouré et de Millierand. Ces deux hommes sont des bourgeois ambitieux, comme l'ont été naguère Thiers et Gambetta. Ils se servent du peuple crédule pour arriver à leur fin, mais n'éprouvent aucun sentiment démocratique sincère. Quoi qu'il en soit, tout le monde reconnaît que l'entrée de Millierand au ministère a fait faire un pas décisif au collectivisme.

« On peut donc se tourner vers M. Waldeck-Rousseau et lui demander: « Pouvés-vous douter à présent de l'effet funeste de cette alliance? »

« Vous vous êtes fait être en prenant l'engagement de combattre les doctrines collectivistes; et ce sont les collectivistes eux-mêmes qui déclarent que vous avez admirablement servi leurs doctrines; et que leur parti, grâce à vous, a accompli des progrès inespérés.

« Lorsqu'on le poussait un peu, M. Waldeck-Rousseau, affectant une grande assurance, citait les paroles de Guisès, de Vaillant, de Groussier: « Les vœux des vrais collectivistes dangereux. S'ils sont satisfaits, c'est que la présence de Millierand dans le ministère ne profite pas à leur politique. »

« Et les amis de l'éminent homme d'Etat s'écriaient avec des airs entendus: « Comme il est fort! »

« Dès les premières paroles échangées au congrès de Lyon, ce dernier prétexte tombe en ruines.

« Il ne reste plus rien, rien plus une raison, plus une excuse à M. Waldeck-Rousseau pour expliquer la trahison de tout son passé.

« En 1885, à Rome, il déclara, en termes très précis son opinion, sur le parti: « Ce sont les frères-morts, disait-il, et le rôle qui leur est appelé à remplir qui déterminent clairement, fatalement, l'appellation qui lui convient; il sera, il est, avec un sens que rien ne peut obscurcir, républicain et conservateur.

« Entre républicain conservateur, c'est aujourd'hui, ce sera à coup sûr demain, l'attachement à l'ancien régime, les principes de la Révolution française pour la défense contre de nouvelles entreprises avec la même audace et le même fermeté que nous avons mises à la défense et à la défense contre la réaction. »

« Il est aujourd'hui le collaborateur, le complice de ces « nouvelles entreprises. »

Et les ennemis qui dénonçaient si vigoureusement, il y a quelques mois, le complot maintenant et le déshonneur ainsi: — Cet homme a servi admirablement nos desseins. C'est un fait indéniable.

**Les Anglais en Chine**

La République a analysé un rapport que vient de publier la Westminster Gazette sur les opérations de Chine.

« Ce document est remarquable sous plusieurs rapports: par son absence d'abord, et ensuite par la rage, l'allophobie qui y échoie à chaque ligne.

« Voici, par exemple, le jugement que porte le correspondant de la feuille anglaise sur nos troupes.

« Sous le rapport de la tenue et de la discipline, les Français sont au-dessous de tout. A moins qu'on ne mette le chapeadage et le bigandage en nombre des qualités militaires, l'armée française est abjecte. »

« C'est brutal, insolent, goujat, — bref, bien anglais. A travers ces énumérations d'outrages, il semble que l'on sente passer les vapeurs d'gin, de whisky et autres liqueurs spéciales aussi alcooliques que britanniques que tout bon reporter anglo-saxon ne néglige jamais de cultiver, même et surtout en voyage.

« Le correspondant de la Westminster Gazette qui est un si parfait voyou est, malheureusement pour son journal, un moins parfait menteur. Il ment comme un ivrogne avec une maladresse enfantine. Avant de « hoker » son rapport, entre deux cocktails, il aurait dû au moins prendre connaissance des ordres du jour du maréchal de Walderssee et de ceux du général anglais Gaselee plus élogieux les uns que les autres pour les troupes françaises.

« Mais notre homme avait probablement trop soif pour prendre le temps de lire quoi que ce soit. Il n'a même pas lu les récits publiés par les journaux anglais sur les exploits de Tranevel des fameux Brabant-horses, incendiaires, voleurs, violeurs, massacreurs de femmes et d'enfants.

« C'est à peine si ce correspondant spécial — oh! combien! — n'a retrouvé une fleur d'intelligence pour se rappeler que la Russie était l'alliée de la France. Alors, aux injures copieuses et nomades contre nos soldats, il finit par s'être contenté d'écrire: « Les soldats russes: cette phrase lapidaire: »

« Ça sont des brutes, que leurs officiers ont traités comme des esclaves... »

« Les Allemands eux-mêmes ne trouvent pas qu'on devienne étranger pour tous. Les soldats du Kaiser sont, d'après lui, « froids et froids »; ce sont des machines et même assez mal montées. »

« Bref, selon l'ennemi de la Westminster, il n'y a au monde de bon, de beau, de brave et de discipliné que le soldat anglais. Le reporter britannique s'admet qu'une unique exception en faveur de l'indien japonais (japonais) est le fait le plus grand élogé. »

« Cela me rappelle une conversation que j'eus, il y a quelques semaines, en chemin de fer, avec un soldat d'infanterie de marine, retour de Tien-Tsin et de Pékin.

« Le brave « marsouin » admettait beaucoup, lui aussi, le bravoure des soldats japonais avec lesquels, disait-il, les Français avaient fraternisé tout de suite.

— Et les Russes? demandai-je...  
— Les Russes ont bien marché aussi.  
— Et les Allemands?  
— Pas mal...  
— Et les Anglais?  
— Les Anglais!  
— Mon « marsouin » haussa les épaules, et, comme l'indianais: »

« En fait d'Anglais, nous n'avons guère vu que des « cipayes », et ils avaient là... frousse tout le temps! »

**Courrier Parlementaire**

La semaine parlementaire n'a pas été des plus chargées. En effet, nos honorables n'ont pas voulu laisser passer, quoique ent-élérieux, les fêtes de la Pentecôte; sans prendre un « congé » d'une huitaine de jours.

« Ils sont rentrés au Palais Bourbon jeudi dernier. Mais, ils n'étaient pas encore en train de reprendre le travail. Ils se sont bornés à fixer l'ordre du jour pour les séances ultérieures.

« L'interpellation de M. Drumont sur les églises de Lutard, préfet d'Alger, a été jointe à celle de M. Marchal, sur les événements d'Algérie.

« M. Drumont ayant qualifié le préfet d'Alger d'« oiseau » et de mécréant, M. Waldeck-Rousseau eut le devoir, sans attendre la discussion de l'interpellation, ouvrir son subordonné.

« M. Laëcis a déclaré que cela ne pouvait étonner personne, et M. Charles Bernard a ajouté au milieu d'un tapage infernal des radicaux et des socialistes que, « puisque le Gouvernement est pour ministre au Monis, il pouvait bien avoir comme préfet un Lutard. »

« Cela nous promet une séance des plus mouvementées, lorsque les incidents d'Alger seront appelés à être discutés.

suicide. En effet les hallucinations de la vue et de l'ouïe prennent chez lui un aspect obsédant qui lui inspire parfois les craintes les plus vives ou une ardeur ardente.

« L'alcoolique voit des animaux qui le menacent; ce sont des chiens enragés qui le poursuivent et le mordent, des chats fureux qui lui sautent à la gorge, un cheval qui le culbute et le foule aux pieds; d'autres fois il est submergé par les flots d'une rivière, d'une inondation. Il sent une douleur aiguë en un point quelconque du corps et se croit atteint d'un mal incurable, un cancer, qu'on ne peut guérir. »

« Un soir, nous travaillions dans notre cabinet, quand un coup de sonnette formidable retentit; il était près de dix heures et nous nous hâtons de nous diriger à la porte, certain qu'on venait nous chercher pour un cas urgent. A peine la porte ouverte, un individu se précipite jusque dans notre bureau en nous boucaillant: ayant reconnu dans l'entrebâtement de cette brusque irruption, un cafetier du voisinage, nous nous doutâmes de suite de l'objet de sa visite.

« Un soir, nous expliqua un effet avec la plus entière conviction qu'il peise couché il avait senti son cœur s'ouvrir en deux, le sang lui remonta dans la tête et la saleté (?) lui descendit dans les jambes pour l'empoisonner. Notre conviction était faite; des libations plus copieuses que d'habitude avaient provoqué une crise de délire alcoolique chez un vieil intonique. Nous l'envoyâmes se coucher; après lui avoir prescrit de l'opium à forte dose. Deux heures après, on venait nous chercher parce que le crâne avait repris: son lit, disait-il, finissait par basculer pour empêcher son cœur de se refermer et il voulait mettre le feu à la maison pour détruire les myriades d'insectes qui cherchaient à boire son sang. Chose rare! il n'est possible d'arriver à ses mauvaises habitudes cet homme arrivé à un pareil degré d'alcoolisme et de le ramener à la sobriété et à la santé.

« D'autres alcooliques sont bien plus dangereux, parce que leurs hallucinations produisent chez eux la folie spéciale, appelée délire des persécutions. Ils voient des hommes qui se moquent d'eux, qui les montent au doigt, qui les menacent, ils entendent des voix qui les injurient, qui les insultent, grossièrement de plus souvent, qui leur annoncent des revers de fortune, des malheurs intimes, qui prédisent leur mort. Sous l'influence de ces hallucinations délirantes, les malades se croient persécutés et cherchent à se débarrasser de leurs tourmenteurs, accusent telle ou telle personne avec qui ils ont un quelconque différend, s'en prennent parfois à des gens qu'ils ne connaissent pas ou du moins fort peu, et finissent par devenir eux-mêmes persécutés.

« La dernière étape est franchie et l'alcoolique devient criminel: il tue ses parents, sa femme, ses enfants, ses amis, ses rivaux, un concurrent, voire un inconnu habilement induit suivant ses préoccupations criminelles; si elles lui désignent plus spécialement quelqu'un, suivant l'inspiration du moment ou le hasard de la rencontre le plus récent. Tant pis pour celui qui tombe sous le coup de sa main, en ce moment de folie; l'alcoolique tue celui qu'il trouve sur son passage, et le plus souvent il ne se souvient plus d'aucun de ces crimes: il se tue lui-même et serait bien incapable de plus souvent, si on le laissait, de dire qu'il n'a rien fait.

« Ça lui est venu, comme cela, un soir, un lendemain de bal... le paroxysme.

« Nous entendons plus tard sur cette question de crime alcoolique, car nous devons tempérer: l'excès de ce qu'est le délire alcoolique en patient; des crises aiguës auxquelles on donne quelquefois le nom de délire des persécutions.

« Dans certains cas, la crise délirante prend un aspect tout spécial et particulièrement effrayant et même repoussant de mort. Nous avons vu plusieurs fois les tableaux qui nous a été donné de voir parfois et nous croyons que l'ordre de certains de ces faits intéressera plus nos lecteurs qu'un exposé didactique.

« Il y a onze ans, étant encore étudiant, nous étions de garde à l'hôpital un dimanche après-midi quand nous sommes allés pour un malade que les médecins venaient d'arriver en leur bureau. C'était un riche négociant du dehors qui était venu avec deux amis pour préparer une grande affaire et était allé avec eux à un bal dans un hôtel de la ville. Le repas fut exquis et qu'on était bien arrosé, puisqu'en était à la quatrième bouteille de bourgeois quand le négociant en question se leva soudain de sa chaise et mença l'un de ses amis de lui casser la tête d'un coup de carafe. On crut d'abord à une phlébotomie, mais devant ses yeux égarés et injectés de sang, sa bouche convulsée et écumeuse, ses cris rauques et entrecoups, ses regards démentés, les assistants s'accoururent, que quelque chose de grave lui était arrivé. On le mit tout bien que mal dans l'impossibilité de nuire et, comme aucun hôtelier n'eût voulu le recevoir dans cet état, on eut recours au commissaire qui le fit conduire d'urgence à l'hôpital.

« Quand nous arrivâmes près de lui, quatre infirmiers robustes avaient peine à le maintenir dans son lit où il se roblait frénétiquement en poussant de vains hurlements, déclarant qu'il voulait partir, qu'il ne voulait pas se laisser tuer et qu'il porterait plainte au Président de la République. Sa face était rouge et congestionnée, ses yeux démesurément ouverts, le globe de l'œil injecté de sang et se convulsant parfois en haut; la peau couverte de larges gouttes de sueur était brûlante, son cœur battait violemment et son pouls était excessivement fort et plein; ses lèvres étaient couvertes de sang car il était mortu dans les mouvements de convulsions et les sursauts terribles de sa face. Nous nous penchâmes sur lui et nous nous aperçûmes que la langue lui rendait un calme passager, comme il arrive souvent — chose remarquable — quand les dilatants de cette espèce se trouvent en présence du médecin et non des subalternes. Nous en profitâmes pour lui faire absorber à grand peine, car il les rechassait trois fois, quelques pilules d'opium qui amenèrent un profond assoupissement. Des crises

56. 12948

